



## 114 MERCURE DE FRANCE.

Et vous jurer sans cesse , Iris , que je vous aime ;

Vous êtes faite pour charmer ;

De tous les cœurs vous méritez l'hommage ;

Mais le mien seul a l'avantage

De pouvoir assez vous aimer.

Qu'il est doux de s'engager

Avec l'objet que l'on aime !

L'on repose sans danger

• Dans le sein du plaisir même.

Plaignons les cœurs que l'Amour

• Fait gémir dans son empire ,

Si l'hymen ne vient un jour

Finir leur cruel martyre.

Qu'il est doux , &c.

*Iris.*

Je chéris , il est vrai , le nœud qui nous engage ;

Mon cœur à vous aimer trouve mille plaisirs ;

Mais ce cœur pousse aussi quelquefois des soupirs ;

Et dans le calme même il redoute l'orage.

Vous fûtes mon amant , vous êtes mon époux ,

Sans ce titre jamais vous n'auriez scû me plaire :

Toutefois pardonnez un aveu trop sincère ,

C'est toujours mon amant que je veux voir en vous.

• Lorsque l'Amour nous sollicite ,

Il nous promet mille douceurs ;  
 Mais que rarement il s'aquitte,  
 Lorsqu'il est maître de nos cœurs.

Heureux qui peut le fuir sans cesse,  
 Mais hélas ! comment l'éviter !  
 Il connoît trop notre foiblesse ;  
 Nous aimons trop à l'écouter.  
 Lorsque l'Amour, &c.

*Tircis.*

Vos soupçons, belle Iris, vos injustes allarmes,  
 Offensent mon cœur & vos charmes ;  
 Goûtons les biens parfaits qui nous sont destinés,  
 Au reste des mortels que notre exemple apprend  
 Que ceux qu'un doux hymen enchaîne  
 Sont les seuls amans fortunés.

*Duo.*

Dieu des tendres flâmes,  
 Règne dans nos cœurs ;  
 Que toujours nos ames  
 Sentent tes ardeurs.

Toutes les caresses  
 D'un objet charmant ;  
 Si tu ne nous blesses,  
 Touchent foiblement.  
 Dieu des, &c.



## L E T T R E.

*De M. Rameau à M. Remond de Sainte Albine.*

**J**E ne puis me dispenser, Monsieur, de relever un fait avancé dans le Journal des Sçavans du mois dernier, sur mon Opera de *Platée*.

Il y est dit, à propos des Poèmes Lyri-comiques du feu sieur Hautteau, que des cinq Poèmes de ce genre de cet Auteur, il n'y a eu que *Platée* qui ait paru sur le Théâtre, & qu'il n'a pas réussi, quoique mis en musique par, &c.

Je passe sous silence l'éloge que ces Messieurs ont bien voulu faire néanmoins de mes talens, & je leur en suis-toujours bien obligé; mais je vous avoue qu'un peu plus d'exactitude m'auroit flatté davantage.

Je ne crois pas qu'il y ait eu au Théâtre de succès plus marqué que celui de *Platée*.

Les sept premières représentations données dans l'espace de dix jours, & que l'on pourroit équitablement réduire à six, vû qu'il fut joué le Jeudi, jour du Feu de

l'Hôtel-de-Ville, & les trois derniers jours gras consécutivement, ont produit 19672 liv. 10 sols.

Les six représentations qui en ont été données ensuite dans le Carême, uniquement pour satisfaire à l'empressement du Public, l'intention n'ayant été d'abord que de le donner en carnaval, ont produit 11892 liv. ce qui fait près de 32000 liv. en treize représentations.

Cela joint à la comparaison des dernières représentations de ce Ballet, donné les Mardis & les Jeudis, avec les premières d'un ouvrage d'un autre genre, que l'on donnoit les Vendredis & les Dimanches, sont des preuves écrites que je ne me serois jamais crû dans la nécessité d'opposer, tant la chose est notoire; aussi n'est-ce point pour rectifier cet Ecrivain auprès des personnes qui habitent Paris, que je vous supplie, Monsieur, d'insérer ma Lettre dans le Mercure, mais bien pour les Provinces, qui ne peuvent être instruites de beaucoup de faits que par les Journaux, & que l'on devoit par conséquent avoir plus d'attention à ne pas induire en erreur. D'ailleurs je suis trop jaloux des succès que le Public daigne accorder à mes ouvrages, pour souffrir qu'on cherche à en diminuer le nombre,

Pénétré de la plus vive & de la plus sincère reconnoissance des nouvelles marques qu'il vient de me donner encore de sa bonté, à l'occasion de mon Opera de la Paix, j'ose vous assurer que je ne me sens que plus encouragé à mériter la continuation d'une faveur qui a été & sera toujours l'objet de tous mes vœux, & que je ne désirerois rien tant que d'être plus à portée de lui procurer encore plus de plaisir, & de pouvoir à mon gré pousser aussi loin que j'en puis être capable, un art qui a fait seul l'occupation de toute ma vie. J'ai l'honneur d'être, &c.

Les mots des Enigmes & des Logogryphes du second volume de Juin, sont le *Mercur*, le *semblable*, le *miroir*, l'*instant*, le *col*, *sabte*, *ail* & *chalumeau*. Dans le premier Logogryphe, qui exprime aussi la ville & le Marquisat de *Sablé*, dans le Maine, en mettant un trait sur l'*é*, on trouve *bal*, *Albe*, *Basle*, *sale*, *bas*, *base*, *la*, *Abel*, *Bela*, *Ela*, *Seba*, *bel*, *sel*, *bale de fusil*, *bale d'Imprimeur*, *bale de paume*. On trouve dans le second *ai*, *ia*, *Ali*, *Lia*, *la* & *la*, *fil*le d'*Atlas*. Le troisième renferme tous les mots qui y sont exprimés.



*E N I G M E.*

**A** vant de devenir ce que tu me vois être ;  
 Je change quatre fois & de nom & d'état.  
 Jouet infortuné du sort qui me fait naître ,  
 Jeune on m'arrache & rompt , vieux on me noyé  
 & bat.

Enfin c'est sous les coups & dans le sein de l'onde  
 Que l'art ingénieux me forme & reproduit.

Je deviens être utile à presque tout le monde ;  
 Même au triste mortel que son bâton conduit.

Je serois infini si je donnois la liste

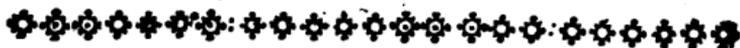
De tout ce qui par moi se débire & se fait ;

Trop d'ardeur me détruit , trop d'humide m'a-  
 triste.

Je me trahis moi-même & donne mon secret.

*Roy, l'ainé.*

*De Langres, le 15 Avril 1749.*



*L O G O G R Y P H E.*

**L**'Age d'or finissoit, lorsque j'ai pris naissance  
 Dès que je fis voir ma puissance,  
 Aussi-tôt la vertu remonta dans les Cieux ;

## 120 MERCURE DE FRANCE.

Ce fut moi qui forçai les Dieux ,  
Justement irrités , à s'armer du tonnerre.  
Depuis ce tems je regne & désole la terre.  
J'eus toujours dans la France un ennemi puissant ;  
Qui punit les efforts de mon bras insolent.  
Si, Lecteur, à ces traits tu ne peux me connoître,  
Combine les cinq pieds qui composent mon être,  
Les trois premiers feront paroître  
L'effet subit de la frayeur ;  
Les quatre derniers sont le tourment d'un rimeur ;  
Qu'on dérange le tout, c'est une Isle de France ;  
Ce que cherchent les dents de tout vieillard trem-  
blant ;

Deux Notes de plein chant ;  
Un terme familier à la reconnoissance ;  
Le haut d'une montagne ; un terrible Elément ;  
Une passion furieuse ;  
Le fruit utile & merveilleux  
D'une mouche laborieuse ;  
J'en dis assez , Lecteur, devine , tu le peux :

*Par A. N. S. D.*

*A Paris, à la Communauté de sainte  
Barbe, le 28 Janvier 1749.*

**AUTRE :**

## A U T R E.

**D** Es que la diligente Aurore ;  
 Dans le plus brillant appareil ,  
 Annonce à l'Univers le retour du Soleil ;  
 Je célèbre l'enfant qu'à Cithere on adore ;  
 Des neuf pieds qui forment mon corps ,  
 Si tu démembres la structure ,  
 Six supprimés , je suis dans la Nature  
 Ce que jamais Sçavant , malgré tous ses efforts ;  
 N'a pû jusques ici précisément connoître ;  
 Ensuite , en cherchant dans l'essain  
 Des mots que renferme mon sein ;  
 Bientôt tu pourras voir paroître  
 Deux notes ; un beau titre ; un précieux métal ;  
 Un grand fleuve d'Egypte ; un petit animal ,  
 Qui dort la moitié de l'année ;  
 Les délices d'un chien ; le tems de la journée ;  
 Où Tircis fatigué rassemble son bétail  
 Pour le reconduire au bercail ;  
 La graisse que produit un animal immonde ;  
 Dont six, un, huit, cinq, sept, formeront le museau ;  
 Certaine Déesse de l'onde ;  
 Un homme déjà vieux ; ce qu'avec son fuseau  
 Fabrique une jeune bergere ,  
 En gardant ses moutons sur la verte fougere ;  
 Un meuble de cuisine ; une fleur ; un oiseau ;

## 122 MERCURE DE FRANCE.

Le Roi des animaux ; une couleur obscure ,  
Qui de l'astre du jour absorbe les rayons ;  
L'institut nécessaire à l'humaine Nature ;  
Une espece de grain ; trois Villes. . . Finissons ,  
C'est assez te donner, Lecteur, la tablature.

*Brunet de Dijon.*

### A U T R E.

**Q**uelquefois salutaire,  
Très-souvent nécessaire ;  
De huit pieds mon corps est formé.  
Un, deux, trois, quatre, un peuple renommé ;  
Un, deux, trois, six & huit, le pays qu'il habite ;  
Un, six, sept, huit, d'un fat je fais tout le mérite ;  
Un, six & deux, ce que cherche un vieillard ;  
Deux, sept, quatre avec huit, Héros dont les  
                  hazards  
D'un Poète Latin éternisent la gloire,  
Et le rendent célèbre au Temple de Mémoire ;  
Trois & six, un & deux, la portion de fruit  
                  Dont le Seigneur jouit.  
Un, deux, trois, huit & quatre, une femme fa-  
                  meuse  
                  Par sa méchanceté.  
Sept, six, cinq, deux, je suis une Cité,  
                  Dans ces derniers tems malheureuse ;

Ajoutez huit , autre Ville , où l'erreux  
 Fut condamnée avec son défenseur.  
 Cinq, six & trois, Seigneur dont le courage ;  
 Malgré les traits d'une envieuse rage ,  
 Au Théâtre François paroît avec honneur ;  
 Mais c'est assez , adieu , Lecteur ,  
 Sçache pourtant qu'une parente  
 Sous cinq membres encore à tes yeux se présente.

*Par M. Gir. de Mont.*

A U T R E.

**J**E ne suis point encor ce qu'un jour je dois  
 être ,

Je differe pour mieux connoître  
 Ce qui doit bientôt m'éclairer.

Chez moi , Lecteur , tu peux trouver  
 Un Roi, Législateur d'une Ville naissante ,

Qui devint depuis très-puissante ;  
 Animal respecté par le Mahoméran ,

Un autre animal moins méchant ;  
 Dont plus d'un Auteur fait l'éloge ,

Et chez qui patience loge.

D'un très-beau jeu terme fatal,  
 Ton musical.

Un fils du Patriarche

Qui se sauva dans l'Arche.

D'habit & d'instrument certaine portion ;

F ij

Une exclamation ;  
 Autre encore ; une Danse  
 Qu'on doit apprendre dès l'enfance ;  
 Et qu'il ne faut point négliger ;  
 Ce qu'on voit souvent dégôûter ;  
 Un Etudiant en Grammaire ;  
 Un homme obligé de se taire ;  
 Equipage d'un grand Seigneur ;  
 Qui fait bruit, profit & honneur ;  
 De l'homme enfin la plus noble partie.  
 A toi, Lecteur, ma carrière est finie.

*Par le même.*

### A U T R E.

**C**E n'est qu'après la mort  
 De celui dont je fors,  
 Que l'on me fait changer d'état & de figure ;  
 Je remplace dans la Nature,  
 Et sur tout dans un certain tems ;  
 L'éclat d'un astre renaissant.  
 En combinant, je suis excellent Aromate ;  
 Un animal presque automate ;  
 De Normandie une belle Cité ;  
 Arme offensive & dont coup fut porté,  
 Qui devrait chaque jour faire couler nos larmes ;  
 Stérile lieu sans culture, sans charmes ;  
 Pour la plupart des jeunes gens,  
 Très-agréable amusement ;

Du tems une partie

Qui regle celui de la vie.

Autre chose chez moi peut encor se trouver,  
Mais c'est assez, Lecteur, pour te faire rêver.

*Par le même.*



NOUVELLES LITTERAIRES,  
DES BEAUX-ARTS, &c.

SUITE DE L'EXTRAIT  
Du Livre intitulé LE COMEDIEN.

**D**E même qu'on ne doit pas confondre avec la multitude les personnes qui ont du goût & du discernement, on doit aussi distinguer deux classes parmi les Spectateurs de cette seconde espece. » Chez les uns, dit *M. Remond de Sainte Albine*, » l'esprit juge sagement de ce qu'on lui » présente, mais renfermé dans certaines » bornes, il n'examine pas si ce qu'il voit, » est tout ce qu'il avoit droit d'attendre. » Chez les autres, une imagination vive » & féconde accompagne une raison droite & lumineuse, & ceux-ci, ne se contentant pas que ce qui leur est offert, soit bon, se plaignent si on ne leur donne

F iij

» pas tout ce qu'ils esperoient. Quand un  
 » Acteur met à peu près dans son action  
 » & dans sa récitation toute la vérité con-  
 » venable ; quand il ne laisse appercevoir  
 » nulle part le travail ni l'effort , les Spec-  
 » tateurs de la premiere classe ne deman-  
 » dent pas davantage , parce qu'ils n'ima-  
 » ginent rien au-delà. Il n'en est pas de  
 » même de ceux de la seconde. A leur  
 » tribunal , il y a entre le jeu qui n'est que  
 » naturel & vrai , & celui qui de plus est  
 » ingénieux & fin , la même difference  
 » qu'entre le livre d'un homme qui n'a  
 » que du sçavoir & du bon sens , & le livre  
 » d'un homme de génie. Ils veulent non-  
 » seulement que le Comédien soit copiste  
 » fidèle , mais encore qu'il soit créateur.

C'est dans ce dernier point , que l'Au-  
 teur fait consister les finesses de l'art des  
 Comédiens.

» Quelque application qu'un Poëte Dra-  
 » matique apporte à la perfection de son  
 » ouvrage , il ne pense pas à tout , & il  
 » lui arrive quelquefois d'omettre diver-  
 » ses choses , qui auroient fait grace dans  
 » sa Pièce. De tems en tems aussi , la gêne  
 » de la mesure & de la rime ne lui permet  
 » pas de dire tout ce qu'il sent , & , par la  
 » suppression d'un mot qu'il ne peut pla-  
 » cer , une idée fine est perdue pour

» un grand nombre de personnes , si le  
 » Comédien ne les aide à la découvrir.  
 » Au lieu que les Acteurs médiocres ne  
 » voyent que par les yeux du Poëte ; au  
 » lieu qu'ils ne soupçonnent point qu'il  
 » ait pû rien ajouter à ce qu'il dit , les re-  
 » marques qui lui ont échappé , sont saisies  
 » par les Acteurs supérieurs , & ce qui  
 » manque dans le dialogue , se retrouve dans  
 » le jeu. Avec eux , on peut sans risque  
 » omettre ou sous entendre. On est tou-  
 » jours sûr du supplément & du commen-  
 » taire.

*M. Remond de Sainte Albine* , après avoir  
 examiné les finesses de l'art du Comédien  
 par rapport à ce qui constitue leur essence,  
 les considère par rapport à leur différente  
 destination , & il entre dans le détail de  
 celles qui appartiennent particulièrement à  
 la Tragédie , & de celles qui ne convien-  
 nent qu'au Comique. Nous rapporterons  
 seulement quelques fragmens du Chapitre  
 où il est parlé de ces dernières.

» Vous devez dans la Tragédie , ob-  
 » servez l'Auteur , nous présenter toujours  
 » votre personnage sous les faces qui lui  
 » sont le plus avantageuses. Dans la Co-  
 » médie , vous êtes souvent obligé de nous  
 » le présenter sous celles qui le lui sont  
 » moins. Elle se plaît singulièrement à

F iij

» à nous peindre l'homme extravagant &  
 » foible. . . . Par un air ridiculement pré-  
 » cieux , plutôt que par un sentiment ré-  
 » fléchi , certaines personnes mettent une  
 » grande distance entre le Comique noble  
 » & ce qu'elles appellent injurieusement le  
 » bas Comique. . . . Il faut cependant  
 » pour le moins autant de génie , & aux  
 » Poètes , & aux Comédiens , pour être  
 » supérieurs dans un genre , que pour ex-  
 » celler dans l'autre. Le Comique noble  
 » ne nous montre la nature que polie par  
 » l'éducation ; le Comique du genre op-  
 » posé nous la montre privée de cette cul-  
 » ture. A cette différence près , non-seule-  
 » ment les deux genres ont le même objet,  
 » celui de nous corriger ou du moins de  
 » nous amuser , mais encore ils puisent  
 » leurs finesses dans les mêmes sour-  
 » ces , dont le nombre se réduit à deux.  
 » Les Acteurs Comiques excitent notre  
 » gayeté , ou par l'air risible qu'ils prêtent  
 » à leurs personnages , ou par le talent  
 » qu'ils ont de nous faire rire des autres  
 » personnages de la Piece.

» Il est une infinité de moyens de satis-  
 » faire à la première obligation , & celui  
 » auquel il faut principalement avoir re-  
 » cours , est de profiter des circonstances  
 » qui peuvent servir à faire sortir le ca-

» caractère du personnage. . . . Vous nous  
 » peignez un faux libéral. Il est contraint  
 » de faire une largesse , & le hazard veut  
 » qu'il laisse tomber quelque monnoye.  
 » Il doit la ramasser & se hâter de la re-  
 » mettre dans sa bourse.

L'Auteur fait une longue énumération des autres moyens, dont les Acteurs Comiques peuvent user pour rendre risible le personnage qu'ils représentent. Ils y réussissent , en développant avec soin tous les défauts qui entrent dans la composition du caractère de ce personnage ; en lui prêtant les tics communs chez les personnes de sa condition ; en ayant attention , si par hazard le Poëte ne l'a pas caractérisé par quelque travers, de lui donner ceux qu'on peut vrai-semblablement lui supposer ; en faisant lire dans ses moindres actions , surtout dans celles qu'il est censé commettre involontairement , le jeu des passions qui l'agitent ; en employant certaines disparates & divers contrastes que le Spectateur n'attendoit pas , mais qu'il est étonné, lorsqu'il les apperçoit , de n'avoir pas prévûs.

Ce n'est pas assez qu'un Acteur Comique songe à faire rire de son personnage. Il doit chercher , s'il se propose de jouer finement , à nous réjouir aux dépens des

autres parsonnages de la Comédie. M. *Remond de Sainte Albine* remarque que les Comédiens pour cela n'ont besoin souvent que des seuls secours que la Pièce leur offre. » Ces secours sont de deux espèces. » Par les uns, la leçon de l'Acteur lui est » toute dictée, & pour les mettre à profit, » il n'a qu'à rendre littéralement son rôle. » Les autres ne lui sont utiles qu'autant » qu'il sçait en faire usage. De ce nombre » sont certaines ironies délicates, cer- » taines allusions malignes, qui ne sont » pas distinctement prononcées par le dia- » logue . . . .

» Une des ressources les plus sûres que » les Comédiens puissent trouver dans la » Pièce, pour atteindre au dernier des deux » buts proposés, est l'occasion que le Poëte » leur donne de parodier quelques-uns des » personnages avec lesquels ils sont en scé- » ne. Ces imitations sont fréquentes dans » la Comédie. Elles sont supposées être » dictées, tantôt par le ressentiment, ainsi » que dans la Scène du *Misanthrope*, où » *Celimene* emprunte les tons de la prude » & jalouse *Arsinoë*; tantôt par le simple » enjouement, comme lorsque *Damon* » dans le *Philosophe marié* répète après » *Celiane*,

Ce \* portrait-là n'est pas fort à votre avantage ,  
 Mais malgré vos défauts je vous aime à la rage.

» Et lorsque Pasquin dans l'Homme à  
 » bonnes fortunes , \*\* affectant les grands  
 » airs de son maître , adresse à Marton les  
 » mêmes discours tenus par Moncade à cer-  
 » te Suivante.

Si les grands Acteurs , ajoute M. R. de  
 S. A. ne peuvent tirer de la Pièce les se-  
 cours dont ils ont besoin , ils les tirent de  
 leur propre génie. Guidés par ce maître ,  
 ils s'ouvrent plusieurs routes qui les con-  
 duisent à la fin en question.

Le Chapitre des finesses du Jeu comi-  
 que est suivi d'un exposé des regles géné-  
 rales , qu'on doit observer dans l'usage  
 des finesses. L'Auteur explique ensuite ce  
 qu'on doit entendre par *Jeux de Théâtre* ,  
 & il donne sur cette partie de l'art des Co-  
 médiens quelques préceptes importans.

Dans le dix-septième Chapitre , il parle  
 de la nécessité dont il est que les Acteurs  
 varient leur jeu. » La variété , dit-il , est  
 » encore plus essentielle à l'Acteur Comi-  
 » que qu'à l'Acteur Tragique. La Comédie  
 » s'égayé indifferemment à tout peindre ,  
 » & tout original est bon pour elle , dès

\* *Acte 2. Scene 5.*

\*\* *Acte 1. Scène 12.*

## 132 MERCURE DE FRANCE.

» qu'elle espere de faire rire de la copie.  
» Moins libre dans le choix des sujets de  
» ses tableaux, la Tragédie a coûtume de  
» n'offrir à nos regards que des personna-  
» ges illustres. Son principal objet est de  
» nous toucher par des malheurs extraor-  
» dinaires, ou de nous étonner & de nous  
» instruire par de grands exemples, & elle  
» se met peu en peine si les Héros d'une  
» Pièce ressemblent à ceux d'une autre.  
» Pourvû qu'elle nous conduise par l'in-  
» certitude, par la crainte & par les lar-  
» mes, jusqu'à la catastrophe, nous som-  
» mes contents; & lorsque les Acteurs,  
» qu'elle introduit sur la scène, sont pla-  
» cés dans une situation intéressante &  
» neuve, lorsqu'ils agissent & parlent con-  
» venablement à leur situation, nous n'exa-  
» minons point s'ils ont les mêmes caractères  
» que nous avons vûs déjà plusieurs fois au  
» Théâtre. Nous ne nous ennuyons pas mê-  
» me d'y voir reparoître les mêmes Héros,  
» si par de nouveaux moyens ils nous re-  
» plongent dans de nouvelles allarmes.

• Selon M. R. de S. A. quelque ressem-  
blance qui soit entre certains personnages,  
ils different toujours par quelques nuances.  
Il cite pour exemple le Beau-pere du Glo-  
rieux & l'oncle du Philosophe marié, & il  
montre que s'ils sont tous les deux brus-

ques, ils le font de diverses manieres & par des principes differens; » que la brusquerie du premier n'a rien d'arrogant ni d'injurieux; que celle du second est haute & désobligeante; que l'une peut subsister sans sottise & sans vices; que l'autre suppose la grossiereté de l'esprit & la dureté du cœur, & qu'en s'appliquant à caractériser ce qui distingue ces deux Financiers, l'Acteur fera disparaître leur prétendue ressemblance.

M. R. de S. A. veut que les Comédiens varient leur jeu, non-seulement lorsqu'ils jouent des rôles qui se ressemblent, mais encore lorsqu'ils jouent le même rôle. » Les personnes de Théâtre, remarque-t'il, ne sont pour l'ordinaire si uniformes, que parce qu'elles jouent plus de mémoire que de sentiment. Quand un Acteur, qui a du feu, est bien pénétré de sa situation; quand il a le don de se transformer en son personnage, il n'a pas besoin d'étude pour varier. Quoiqu'obligé en jouant le même rôle, de paroître le même homme, il trouve le moyen de paroître toujours nouveau.

En vain le jeu Théatral est-il parfaitement vrai. En vain est-il naturel. En vain est-il fin & varié. Il manquera encore quelque chose à l'Acteur pour nous

plaire, s'il ne joint à ces avantages les graces du débit & de l'action. L'Auteur ayant annoncé ailleurs, que tout doit être majestueux dans la Tragédie, & par conséquent ayans renfermé en un un seul mot tout ce qu'on peut dire sur les graces propres aux Acteurs qui chauffent le cothurne, il ne lui restoit à traiter que des graces nécessaires aux Acteurs Comiques.

Celles qu'exige le Comique noble, ne sont autre chose, dit M. R. de S. A. que l'art de rendre la nature élégante jusques dans ses défauts. L'Auteur exhorte quiconque n'est pas capable de donner à son jeu cette élégance aimable; à renoncer au haut Comique, & ce qu'il conseille aux Acteurs, il le recommande encore plus aux Actrices. » Ce vernis séduisant, cet » élégant je ne sçais quoi, qui nous charme » dans le jeu comique du genre noble, doit » varier selon les tableaux, mais on veut » toujours le reconnoître. Tantôt ce sont » les graces vives & légères que distinguent » la jeunesse Françoisé, & qui seroient les » plus désirables de toutes, si elles n'étoient » pas si souvent en divorce avec les quali- » tés solides & essentielles. Tantôt ce sont » des graces moins enjouées. La gayeté fri- » vole du Petit-Maître ne sied point au Glo- » rieux ni même à l'Homme à bonnes for-